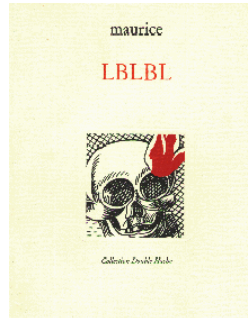


Maurice
(Regnaut)

LBLBL

Éditions Dumerchez

ISBN : 2912927447



LBLBL

D'après une sérigraphie originale d'Henri Cueco un dessin orne la page couverture de ce livre de la collection Double Hache des éditions Dumerchez. Ce dessin -un crâne dont une flamme jaillit de l'une des orbites oculaires- me fait songer à ces tableaux que l'on nomme des Vanités. Sur cette couverture, maurice, pour unique patronyme signataire de cet énigmatique *LBLBL*, un titre provisoire qui restera définitif. Avec cette première page, qui suscite déjà tant de questions, l'auteur nous invite à le suivre dans sa quête de sens comme le début d'un poème de Lettre II le suggère : "Tout. Mot. Geste. Acte. Est signe -et veut dire quoi- qui à son tour veut dire -..."

Écrivain, poète, Maurice Regnaut est aussi traducteur. Il a traduit Brecht, Rilke, Fassbinder, Kosztolanyi et Enzensberger. Il fut l'un de ceux pour qui Louis Aragon en décembre 1965 organisa une soirée au Récamier qui restera dans les mémoires. Il signe aujourd'hui du seul nom de maurice - sans majuscule - cet ouvrage dont le projet et le premier texte remontent à 1964.

Avec ce livre, Maurice démontre sa fidélité. Tout d'abord à ce souffle, sa langue vive, heurtée - rythmes par saccades - qui de "*Balatila Blues*" paru en 1964 dans les Lettres françaises jusqu'à "*HLM Blues*" achevé en 1998, soutient avec ferveur cette langue mûre par la même tonicité de souffle. Fidèle à lui-même et surtout envers les poètes, dramaturges, amis, que furent en leurs places, Louis Aragon, Arthur Adamov et Bernard Dort auxquels sont adressées trois lettres.

Dans la *Lettre I - Pour Louis Aragon* - la question du double, de la duplicité, du dédoublement comme altérité de soi est posée. Cette question de l'altérité à laquelle dès notre venue au monde nous sommes confrontés est ici en suspend. L'autre ? L'ami près de nous ou cet Autre nous-même ? Celui qui porte des traits de caractère humain que l'on rêverait partagés ? Ou un Autre si différent... Cette vive attention pour l'altérité met en lumière un désir d'identité. Sur le trajet de l'Un vers un Autre, avec la vie pour horizon, des flambeaux scintillent obscurément et laissent entrevoir des images imprécises.

La lecture de ces pages crée comme des effets de miroir : reflets, ressemblances et dissemblances mêlés. "Je" se cherche dans ce "Jeu" de miroir à réflexions multiples. "Je est un autre", mais lequel, qui reste à inventer et sous quelle figure ?

Dans *Lettre I* la ressemblance en filigrane, comme un appui - comme une admiration ? - franchit d'improbables miroirs et devient pour certains traits de caractère, une dissemblance totale. Une image inversée. Et un véritable contrepoint, pour ce qui concerne la fidélité dont Louis Aragon affirme "*Je n'ai*

pas d'autre azur que ma fidélité", celle de se reconnaître "homme double". Un jeu de la duplicité où Maurice se dit incapable de tenir un rôle. Le "Je" qu'il affirme est aux antipodes de ce "Jeu" double.

Défini comme "être avec tous en seul rapport vrai", cette affirmation d'être, ce "Je", n'est pas celui revendiqué pour un quelconque pouvoir, mais celui, noble à mes yeux, d'un homme debout qui marche près des siens ses semblables. Homme de face, vu. Sans vêtements de classe, nu. C'est ainsi qu'il retrouve aujourd'hui comme le lieu de la naissance. Ce lieu du premier-non. Nom du cœur, donné du père et de la mère ensemble. Prénom maurice. Sans majuscule aucune et sans patronyme, ce nom de l'état civil qu'il a fallu revêtir sa vie durant. Un dénuement jusqu'à la source de l'être.

Maurice. Un prénom. Votre premier-nom prononcé sur les lèvres des parents qui vous nomment. Appelé successivement maurice - l'enfant - puis Maurice Regnaut - l'homme d'âge adulte - l'auteur revendique aujourd'hui pour le nommer cette unique parole du premier-nom prononcé. Un prénom seul comme altérité de soi. Cet Autre qui s'éleva et prit corps sur le chemin de vie.

C'est encore sous le signe du reflet, du double, du dédoublement que s'inscrit ce «Jeu» de nom Non peut-être pas double mais un «Je» en transformation continue. Jeu de miroir dans sa traversée - la vie - qui donne aujourd'hui et image et réponse à la question que se pose l'enfant : qui serai-je demain ?

De l'enfant jusqu'à l'homme aujourd'hui, Maurice puise dans son prénom retrouvé, l'état d'une seconde enfance : "la grande plénitude mortelle est une seconde enfance".

La symbolique du double se cache peut-être aussi sous ce titre sibyllin de *LBLBL*, que l'on pourrait voir écrit ainsi : *LB L BL*, avec ces espaces blancs et cet axe de symétrie du L. Elle ? Une femme ? La mort peut-être ? Ces mouvements de lettres pourraient illustrer l'écriture de Maurice. A moins simplement que ces lettres ne soient les initiales du titre des ensembles composants l'ouvrage. Ce sigle sauvé du canevas du livre : **L**ettre, **B**lues, **L**ettre, **B**lues, **L**ettre ; ce titre provisoire.

Ce qui traverse le livre de part en part et qui n'est pas sans avoir traversé le temps, - la fidélité se love ici aussi, les premiers textes furent écrits dans le début des années soixante - c'est le souffle de Maurice. Ce souffle qui porte l'écriture.

Rythme dans les vers par saccades. Mouvements vifs de la langue. L'écriture ici transmet la langue du corps de l'écrivain vers la bouche du lecteur lisant à voix haute. Pas de prépondérance du sens ou de la forme dans le coulé de la langue. Le souffle impose la forme. La forme impose le rythme. La langue porte et transporte tous les signifiants, les stigmates du corps disant mêlés en elle.

Un jeu sur les sons s'élabore alors : "il y a sept ans cette peur sept au printemps", "De tout. En tout. Pour tout", "Qu'attendez vous qui fasse enfin qu'en vous soudain tout sonne," Ce qui fait le langage est ici jeu sur la sonorité des mots, prosodie de la langue, musicalité de la phrase et du vers. L'écriture est partition pour l'oreille. Les vers, parfois, dans l'alternance de répétitions ont des effets de psalmodies qui créent cette vibration musicale : l'écho du souffle intérieur. Les harmoniques du corps résonnent dans la langue.

La forme creuse un chemin, ce fil d'Ariane qui interroge le monde. « Chercher un sens. C'est jouer. Quel qu'il puisse être. Un jeu sans fin. Simple ou complexe. Aisé ou douloureux. Gagnant. Perdant. Un jeu » Le travail sur la forme est peut-être ce jeu qui crée cette scansion du vers en bouche. Maurice en - quête - cherche sens. Pour ceci il utilise la prose, le poème. Il les mêle. Il les tourne, les renverse allant même jusqu'aux limites du langage tel ce poème, écrit avec des sortes d'onomatopées - À moins qu'il fut une langue autre ?- et d'où seule la forme fait sens. Prose, poèmes, versets, dialogues, poèmes aux trouées blanches : ces traces, ce fouillement de la langue.

C'est *Lettres II - Pour Bernard Dort* - qui caractérise le mieux cela. La forme organise des espaces-lieux d'où la parole émane. Elle s'assimile en cela aux trois unités du théâtre, qui fut le domaine de prédilection de Bernard Dort. Trois donc, trois paroles se font face, interfèrent et se télescopent pour ériger un univers. Trois différentes écritures tant par la forme écrite sur la page que par la nature du vers ou celle du rythme

imprégné. Trois, traversées par ce cri... "*Ce cri, mais n'entendez-vous pas ce cri*" En des dialogues, des versets ou des poèmes en vers de six, sept et huit pieds qui alternent, entre eux et avec des poèmes "blocs" - vers courts, un seul mot parfois -, dans une progression de l'ensemble le menant à son terme.

Cette confrontation dans un seul espace - Lettre II- de plusieurs formes d'écriture dépasse la dimension intrinsèque du sens premier des mots et révèle par cela l'existence d'une réalité complexe. Sous la trame des souvenirs perce, inquiétante, l'ombre du monde qui s'active et déroule son temps ignorant tout des êtres, l'histoire des hommes se débattant en lui. Elle recrée un univers, la perception que nous en avons, ce ressenti au plus vivant du poète. Sous cette construction dense, sourd une parole vive.

LBLBL est un livre de questionnement, d'hommages et d'amitiés. L'univers qui émerge ici est celui du poète, de l'homme et de l'enfant unis dans le rythme de la langue pour poser en chœur cette question sur le sens de l'existence. Peut-être pourrions-nous voir l'essence de ce questionnement et de cette quête du plus vrai du vivre dans ces deux citations extraites de *Lettre III - Pour Arthur Adamov*- qui clôt l'ouvrage : "*Est-il donc impossible, Ern, d'être vrai ?*" et "*A qui peut servir de mentir au corps ?*"

HM